

# Borges, l'écrivain qui dérangeait

**Dans les années 50 en Argentine Borges, jeune écrivain, suscita une profonde irritation chez les intellectuels en place ainsi que de vives polémiques. Tableau de la critique littéraire et idéologique sur les premières œuvres de Borges.**

par Edgardo Cozarinsky\*

**J**e vous parle d'un pays lointain... En Argentine, il était un temps où Borges était un écrivain incommode, dérangent. Ses adversaires ayant glissé dans l'oubli ou l'insignifiance, Borges subit depuis longtemps la trompeuse flatterie d'une reconnaissance unanime. Il est devenu un écrivain qui plaît à tout un vaste public qui souvent ne l'a pas lu, qui ne connaît de lui qu'une série d'effigies convenues, ne rendant de la diversité de son œuvre qu'une image mutilée, banalisée : aveugle Homère des bibliothèques, chantre des faubourgs où sévissait la stylisée violence des duels à couteau, occasionnel parolier de tangos dont l'énième degré s'efface avec le temps jusqu'à coïncider avec la traduction parodiée. Le Borges consacré par l'industrie culturelle argentine avait peut-être été entrevu par l'auteur de « Borges et moi », ce petit texte né avec un destin d'anthologie. Une pièce de théâtre récente mettait face à face Borges et Perón selon la recette bien éprouvée, non seulement dans les pays anglo-saxons, proposant un dialogue imaginaire entre des personnalités renommées : en Angleterre ça a pu être Virginia Woolf et Vita Sackville West, en Argentine Victoria Ocampo et Eva Perón ; et c'est le succès local de cette dernière confection qui a sans doute inspiré l'auteur de ce face-à-face posthume où les deux personnages ne se disaient rien d'inattendu.

Déjà en 1976, Cioran écrivait sur Borges : « La malchance d'être *reconnu* s'est abattue sur lui. Il mé-

ritait mieux. Il méritait de demeurer dans l'ombre, dans l'imperceptible, de rester aussi insaisissable et aussi impopulaire que la nuance » (*Exercices d'admiration*, p.161). S'il m'intéresse aujourd'hui de me pencher sur l'irritation jadis suscitée par Borges parmi ses compatriotes c'est parce que, même s'il y manque le charme des débats théologiques des premiers siècles du christianisme, ces polémiques désuètes brossent un tableau éloquent du sort des idéologies dans la critique littéraire.

Déjà en 1933, dix ans après la parution de *Fervor de Buenos Aires*, son premier livre, et au lendemain de la parution de *Discusión*, la revue *Megáfono* publiait dans son numéro d'août une « discussion sur Jorge Luis Borges » où plusieurs écrivains intervenaient. Le jeune (23 ans) Enrique Anderson Imbert y exprimait ses réserves sur cet écrivain tournant le dos à la réalité nationale. L'auteur, rédacteur de la page littéraire de l'hebdomadaire socialiste *La Vanguardia*, ignorait sans doute qu'il coïncidait avec Ramón Doll, idéologue de l'extrême droite, qui un mois plus tard publiait dans *Letras* un papier repris la même année dans son volume *Policía intelectual*. Sur un ton célinien, Doll décrit le débat organisé par *Megáfono* comme « de la mort sur la mort, de la puanteur sur ce qui pue ». En Borges il stigmatise la réincarnation de Paul Groussac, l'homme de lettres français échoué en Argentine au XIX<sup>e</sup> siècle et qui porta parfois un regard méprisant mais souvent lucide sur la vie littéraire de son pays d'accueil. (Il devait aussi en devenir le directeur, avant Lugones, avant Borges, de sa Biblioteca Nacional.) Doll voudrait surtout écraser la poésie du premier Borges, exercice de pittoresque urbain, par la comparaison avec le *Martin Fierro*, le grand poème « national » du siècle précédent, racontant la marginalisation du gaucho par les forces du libéralisme triomphant, installé dans une capitale européanisée, ouvrant le pays à l'immigration.

Il est intéressant de noter cette coïncidence entre un jeune écrivain qui se veut de gauche, et qui devait devenir un prestigieux universitaire aux États-Unis, et un moins jeune intellectuel de droite que le politique devait enlever à la littérature. Elle devait réapparaître, sous des arguments rafraîchis, dans les années 50. En 1933, deux ans avant que Borges ne publie son premier volume de fiction (*Historia universal de la infamia*), l'aveu est limpide : Borges est déjà considéré comme un écrivain marquant, « celui qui a exercé le plus d'influence sur les écrivains les plus jeunes » (éditorial de *Megáfono*). Exceptionnel, à son corps défendant, il le restera jusqu'à la fin.

En 1941, année de publication du *Jardín de senderos que se bifurcan*, les prix nationaux de littérature furent attribués, les deux premiers à des œuvres d'inspiration folklorisante, « tellurique », où l'histoire argentine est éclairée d'un point de vue nationaliste. (Dans la neutralité observée pendant la Seconde

\* Ecrivain et cinéaste, né à Buenos Aires, fixé à Paris, **Edgardo Cozarinsky** a notamment publié : *Borges sur / et / dans le cinéma et Vaudou urbain*. Parmi ses films : *Le Violon de Rothschild* et *Fantômes de Tanger*.



GISELE FREUND / AGENCE NINA BESHKOV

Borges à Buenos Aires en 1943. Photographié par Gisèle Freund.

Guerre mondiale, les tendances pro-nazies ont été marquantes au sein des gouvernements successifs.) Le revue *Sur*, sous l'impulsion de José Bianco et de Eduardo Mallea, consacra à Borges un numéro de réparation, celui de juillet 1942 : « Desagravio a Borges ». Parmi les messages, certains restent drôles, comme celui de Adolfo Bioy Casares : « Nous sommes confiants qu'aucun lecteur prendra pour des livres les produits de Messieurs Eduardo Acevedo Díaz et César Carrizo. Si ces personnes étaient des menuisiers, et [leurs romans] deux bancs très grossiers, s'y asseoir serait un geste intrépide. » Plusieurs collaborateurs (Patricia Canto, Eduardo González Lanuza) ironisent sur la « justice » du verdict : dans l'Argentine de 1941, c'était une provocation d'écrire un livre comme celui de Borges... Ce numéro permet aussi à Enrique Anderson Imbert de revenir sur ses

foucades de 1933. Tout en prenant des distances avec l'œuvre de Borges (il y est question d'« asphyxie à cause de tant d'air raréfié », de « ressentiment contre la vie », d'un écrivain dont « personne ne prendra au sérieux les opinions »), il admet qu'une œuvre aussi originale et exquise « anoblit nos lettres » et procure l'illusion de se sentir « citoyen d'un pays civilisé ».

Nous quitterons le parcours exemplaire du professeur Anderson Imbert en 1954, au moment où il publie au Mexique la première édition de son *Historia de la literatura hispanoamericana*, qui devait connaître de nombreuses éditions ultérieures, considérablement élargies et remaniées. Il y finit par admettre non seulement la singularité de l'œuvre de Borges mais aussi son importance. Dans cette première édition, le livre se clôt sur la mention des écrivains qui, autour de Borges, ont cultivé le genre fantastique. L'auteur finit par se réserver, « tel Velásquez dans *Las Meninas* », un coin du tableau, pinceaux à la main, au titre des récits d'imagination qu'il a publiés. En vingt ans, le voici passé d'un précoce élan parricide à la revendication d'une branche dans l'arbre généalogique qu'il vient de dresser.

Ces mêmes années 50 ont vu l'éclosion, en Argentine, d'une génération nourrie aux *Temps modernes* de marxisme et d'existentialisme, prenant *Saint Genet comédien et martyr* pour seule autorité en matière de critique littéraire. Autour de la revue

*Centro*, organe du centre d'étudiants de la Faculté de Philosophie et Lettres, et d'une autre revue, à la vie plus soutenue, *Contorno*, cette tendance a fait beaucoup de bruit pendant une décennie pour ensuite s'estomper, soit par l'évolution vers des attitudes moins sectaires chez les meilleurs de ses critiques, soit par l'effacement graduel des autres. Trois points sont à retenir dans l'attaque menée par ces jeunes gens qui se veulent surtout représentants d'une « jeune génération ». Souffrant de ne pas retrouver dans la littérature de Borges un sentiment d'« identité nationale » à leur goût, (a) ils reconnaissent implicitement sa primauté (pourquoi s'obstiner à demander à un écrivain autre chose que ce qu'il fait très bien, si ce n'est parce que, dans le désert argentin, ils ne font pas confiance à la conversation de différences qui, seule, fait une littérature ?) ; (b) ils dé-

voilent le rôle ancillaire qu'ils accordent à la littérature, seulement justifiée en tant que pratique devant illustrer des idées – dirait-on aujourd'hui – « politiquement correctes » dans leur moment ; (c) ils accusent Borges de ne regarder que vers l'Europe avec des arguments découlant même pas de l'Europe mais d'une revue parisienne : aux fréquentations littéraires à contre-courant, purement hédonistes, de Borges, ils opposent un panthéon modeste : Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty. Même dans leur voisinage idéologique, ces critiques ne liront Lukács, en traduction française, que des années plus tard et certains arriveront à connaître encore plus tard l'école de Francfort. Aussi, quand ils réviseront leur attitude envers Borges, ce sera à partir de Pierre Machery et de Roland Barthes.

(Il est frappant, rétrospectivement, d'observer dans ces années 50, encore plus que vingt ans plus tôt, que des arguments apparentés à ceux de ces jeunes imprégnés de marxisme et d'existentialisme étaient articulés par une droite d'inspiration « péroniste ». Ce phénomène annonce déjà les amalgames

idéologiques suicidaires de la lutte armée des années 70. Pourtant, dans *Imperialismo y cultura*, 1957, J.J. Hernández Arregui cite, contre Borges, Aleksander Blok, Stefan George ou W.B. Yeats, références plus nobles que les très indigentes relevées chez les critiques de *Contorno*.)

Pour en finir avec ces idéologues très satisfaits d'épouser le sens de l'Histoire, je voudrais quand même reconnaître que les plus indépendants (parce que les plus marginaux) parmi eux, dans leurs mémoires de ces années-là, évoquent avec une ironie toute à leur honneur la consternation suscitée chez leurs anciens camarades par l'arrivée dans la lointaine Buenos Aires, un beau jour de 1955, d'un numéro des *Temps modernes* publiant des textes de Borges... (je cite Juan José Sebrelli – *Escritos sobre ex-critos, ciudades bajo ciudades* – et Carlos Correas – *La operación Masotta*). En voilà une de ces anecdotes infinitésimales où se reflète la tragi-comédie idéologique du siècle qui finit.

Et pourtant... Le Borges de *Otras inquisiciones* et de *El Hacedor*, ses deux derniers livres marquants, avait encore le privilège de choquer des intellectuels épris d'orthodoxie et d'autorité. Pour ces lecteurs, la littérature ne devait pas être ce discours non-scientifique, autonome, se payant de l'Histoire dans laquelle il était pro-

duit, cette hésitation savamment entretenue entre fiction et essai, entre érudition et imagination, cette écriture qui se dérobe à toute notion de modèle, sceptique même face à cette littérature dont elle tire sa substance vitale. Aujourd'hui, face à l'icône défigurée de Borges qui sévit dans la consommation courante, j'éprouve une certaine nostalgie de cette capacité tranquille d'offenser.

Je devrais peut-être étayer ces réflexions en invoquant une silhouette d'outre-tombe : le jeune lecteur que j'étais dans les années 50. Adolescent fouineur de librairies, ensuite étudiant de Lettres pour mieux justifier une oisiveté livresque, j'ai vécu la découverte de Borges comme plus importante que celle de Kafka, de James ou de Joyce, tout simplement parce qu'il écrivait *dans ma langue*, avec une liberté que je n'avais trouvée que chez des écrivains d'autres langues. Il me découvrait des mondes, en même temps qu'il me signalait la possibilité de jeter entre eux des passerelles purement imaginaires mais aux antipodes du bric-à-brac surréaliste. Enivré par ces perspectives qui s'ouvraient devant moi, je réagissais violemment aux critiques qui, pour dénigrer Borges, construisaient des édifices idéologiques laborieux. Ils me semblaient prendre place (de façon plus sournoise parce que s'attaquant à la littérature) dans une cohorte d'autorités que depuis toujours j'ai essayé d'éluder : parents, instituteurs, psychanalystes, « responsables » politiques, stylistes, agents de police. J'étais encore trop jeune pour mettre à distance mon irritation et oser rire en lisant que la littérature de Borges représentait la classe des éleveurs de bétail, que sa cécité n'était qu'un *remake* du scénario œdipien. Une chose, en tout cas, était certaine : quand ils écrivaient sur Borges ces gens-là n'écrivaient pas sur l'écrivain que je lisais.

Au début je citais Cioran. Je laisse pour la fin Danilo Kis. Borges a été sa référence pour les récits « documentés » de *Encyclopédie des morts*. L'essai « L'écrivain argentin et la tradition » permit à Kis d'éclairer sous un jour nouveau la situation des écrivains de l'Europe centrale. Ou, encore, W.G. Sebald : Borges et son « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » est l'une des clés de son *Die Ringe von Saturn* (*Les Anneaux de Saturne*, traduction française à paraître chez Actes-Sud).

Un Roumain de Paris, un Serbo-Croate mâtiné de Hongrois et de Juif, un Allemand ayant choisi de vivre en Angleterre... Je reconnais en eux le tranchant encore acéré du Borges d'avant l'acceptation universelle. Peut-être que ses meilleurs lecteurs présents et à venir se trouvent parmi ces écrivains venant d'horizons divers, en apparence opposés, mais liés par une même résistance aux normes et aux idoles. Ils trouvent en Borges une tradition qui n'est pas obéissance mais choix : celui d'une famille non imposée par la banale identité civile, celui d'un lieu où continuer à écrire. □



**BUENOS AIRES.**  
Borges laisse pénétrer dans son œuvre les effluves, les couleurs et les bruits de sa chère ville de Buenos Aires qu'il parcourait inlassablement et qu'il connaissait mieux que nul autre : « Les rues de Buenos Aires sont les entrailles de mon âme. Non pas les rues énergiques encombrées de hâte et de tracass, mais la douce rue de banlieue. »

# Mais peut-être n'existait-il pas ?

par Antonio Tabucchi\*

Jorge Luis Borges en haut ; Bioy Casares en bas, et leurs portraits superposés par Gisèle Freund.



GISELE FREUND / AGENCE NINA BESHKOW

**Le refus par Borges de son identité personnelle n'est pas seulement une attitude existentielle pleine d'ironie, mais bien le thème central de son œuvre narrative.**

**Portrait d'un auteur qui voulait n'être Personne.**

\* Ecrivain italien, Antonio Tabucchi a récemment publié *La nostalgie, l'automobile et l'infini* (éd. Seuil).

Il y a quelque temps, une revue française a publié une singulière information : Jorge Luis Borges n'existait pas. La figure connue sous ce nom n'aurait été que l'invention d'un petit groupe d'écrivains et d'intellectuels argentins (parmi lesquels, naturellement, Bioy Casares) qui avaient simplement publié sous le masque d'un personnage fictif une œuvre collective. Et la personne connue comme Borges, ce vieil aveugle avec sa canne et son sourire acide, était un acteur de troisième ordre, d'origine italienne (la revue donnait même son nom, mais je l'ai oublié), engagé à l'origine pour une simple blague et qui ensuite pris au piège de son personnage, s'était résigné pour finir à être *vraiment* Borges.

# magazine littéraire

Jorge Luis

# Borges

INÉDITS

Dialogue entre  
Jorge Luis Borges  
et Juan José Saer

«Le ciel est d'azur»  
par Jorge Luis Borges

Panorama  
des littératures  
belges

Étonnants écrivains  
à Saint-Malo

M 2049 - 376 - 32,00 F

